

PRISE AU PIEGE

Un coup de sonnette retentit. Marie regarda par le judas, ne reconnaissant pas la personne, décida de ne pas répondre. Elle décolla son œil, recula, et frôla la table près de la porte. Un second coup de sonnette retentit, et elle s'obligea à ouvrir. Une jeune femme lui sourit.

- Mademoiselle Marie Dulac ?
- Oui
- Je m'appelle Julie Page. Puis je vous parler quelques instants ?
- Je regrette, mais je n'ai pas le temps de vous recevoir.
- Je ne vends rien, la rassura Julie. Je voudrait juste vous poser quelques questions.
- Quel genre de questions ?
- Au sujet de la maison que vous avez occupée il y a quelques mois.

Marie se figea.

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais que nous remettions cette conversation à plus tard effectivement, je me sent un peu lasse.
- Une boisson chaude et sucrée, voilà ce qui vous faut, je m'occupe de tout.
- Non, écoutez...
- Cela prendra cinq minutes et vous vous sentirez mieux. Où se trouve la cuisine ?

Avant même d'avoir compris ce qui lui arrivait, Marie se retrouva sur le canapé de la salle de séjour, un coussin derrière la tête. Je dois rêver songea t-elle en se passant une main sur le front. Rien de tout ça n'avait l'air réel. Ce coup de sonnette qui l'avait arrachée à sa table de travail, cette femme plantée sur son palier, qui était maintenant entrain de remuer des casseroles dans sa propre cuisine et qui prétendait vouloir lui poser des questions sur son ancien logement. Celui-ci était pourtant un pavillon comme les autres, et elle y avait vécu des moments merveilleux, et d'autres moins.

- Buvez pendant que c'est chaud.

La femme lui tendit une tasse fumante. Quelque chose ne va pas ? Vous devriez vous asseoir, vous êtes toute pâle.

avec un sourire bienveillant. Marie la prit en essayant de contrôler le tremblement de ses mains.

- Qu'est ce que c'est ?
- Du lait sucré avec du miel.

Elle se força à boire, elle avait horreur du lait au miel et il était trop sucré. Julie s'était débarrassée de son manteau, ses paupières lourdement fardées lui donnaient un regard étrange, assez désagréable.

- Je m'excuse, mais je n'ai pas retenu votre nom.
- Julie Page. J'aime beaucoup la façon dont vous avez aménagé votre appartement. C'est votre œuvre ou celle d'un professionnel ?

- Les deux, je suis décoratrice.
- Vraiment ? Ce doit être passionnant, vous travaillez beaucoup ?
- Assez, oui.
- J'adore ce tableau, c'est vous qui l'avait peint ?

Marie secoua la tête, elle avait hâte d'en finir.

- Non.
- Bien sur que je suis sotte, il y a le nom de l'artiste en bas. Vous ne voudriez pas le vendre ?
- Non !
- Je suis prête à vous l'acheter un bon prix. Il y a quelque chose qui me touche dans cette toile. Les couleurs peut être ?
- Il n'est pas à vendre
- Ou alors le ciel, tourmenté et violent. Celui qui a peint cela devait être malheureux, vous ne croyez pas ?
- Il n'est pas à vendre. Articula Marie qui commençait à perdre patience
- C'est dommage. Tant pis, n'en parlons plus. Je ne vous ai pas contrarié, j'espère ?

Marie l'observa sans un mot, il y avait chez cette femme quelque chose qui la rebutait. Que cherchait-elle ?

- Je ne suis pas sûre d'avoir compris la raison de votre visite, madame
- Mais c'est vrai ! Je vous en ai touché deux mots, tout à l'heure, avant que vous ayez ce malaise, cela vous arrive souvent ?
- Non ! Je vais vous demander d'être brève, j'ai du travail qui m'attend.
- Bien sûr.

Julie s'installa dans un fauteuil, alluma une cigarette et tira une bouffée, le regard pensif.

–Voilà, j'ai l'intention d'acheter la propriété, elle correspond tout à fait à ce que je recherche, mais...comment vous dire ? J'y ressens des mauvaises ondes dedans.

- Des mauvaises ondes?
- Oui. Cela peut paraître stupide, mais je suis très réceptive aux ondes aux bonnes comme aux mauvaises. Et à chacune de mes visites, j'ai éprouvée une sorte d'angoisse. Comme si les murs essayaient de me dire quelque chose ! J'espère que la fumée ne vous dérange pas.

Marie sentit un frisson lui parcourir le dos et se dirigea vers la fenêtre.

- Je crains de ne pas bien saisir. En quoi cela me concerne t-il ?
- J'ai questionné le notaire, et il s'avère que la maison n'a pas trouvé d'acquéreur depuis quatre ans. Votre nom à surgi dans la conversation, et je n'ai pas résisté à l'envie de mener mon enquête. Il semble que vous ayez été la dernière locataire en date.

Marie se mordit la lèvre. La voix de Julie lui parvenait comme dans un brouillard.

–...Arrivée à conclusion qu'un drame s'était déroulé dans cette maison. Si je vous disais qu'en entrant dans la salle de bain, j'ai eu l'impression d'entendre une voix appelée au secours. Vous croyez aux fantômes, Marie ?

- Non ! Je ne crois pas aux fantômes ! Je ne crois pas aux ondes bonnes ou mauvaises ! Et je ne crois pas que cela me concerne.
- Je suis navrée. Je n'avais pas l'intention de vous bouleverser. Vous êtes si pâle, tout à coup. Vous devriez vous asseoir.
- Je ne suis pas pâle, et je n'ai pas envie de m'asseoir.
- Je suis impardonnable. Vous êtes à peine remise de votre malaise et je vous ennue avec mes histoires. J'espère que vous ne m'en voulez pas trop ? Vous avez l'air si fragile.
- Je ne suis pas fragile ! Riposta Marie à bout de nerfs. Je suis simplement fatiguée de cette conversation. Vous voulez savoir pourquoi j'ai déménagé ? très bien, je me suis cassé la hanche dans un accident, et l'escalier qui mène au premier, me posait trop de problèmes. Cela vous suffit comme explication ?
- Naturellement. Je n'avais pas l'intention d'être indiscret.

Marie sentit qu'elle allait exploser, et ferma les yeux pour essayer de garder son sang froid.

- Pourriez-vous me laisser, maintenant ?
- Bien sûr, je n'ai que trop abusé de votre temps. S'excusa Julie en mettant son manteau.

Marie la raccompagna à la porte sans chercher à cacher sa hâte de la voir partir, elle se sentit incapable de supporter sa présence une seconde de plus.

- Si jamais vous changiez d'avis au sujet du tableau.

Julie puisa dans son sac, et lui tendit une carte de visite.

- Téléphoner moi à ce numéro.

Marie pris la carte, décidée à en finir et ouvrit la porte.

- Au revoir, madame
- Au revoir, mademoiselle, j'ai été ravie de faire votre connaissance.

Marie ferma la porte brusquement et s'appuya contre le mur. Il se passa quelques minutes avant qu'elle trouve la force de passer dans le salon. Le parfum entêtant de Julie flottait dans la pièce. Elle ouvrit la fenêtre, emporta la tasse dans la cuisine et la vida dans l'évier.

CHAPITRE II

- Tiens, tu as l'air d'en avoir besoin.

Marie posa sa sacoche sur le bureau, prit le gobelet de café que lui tendit son assistante.

- Merci. Quelles sont les nouvelles ?
- Monsieur Blanchet a téléphoné, répondit Emilie en posant devant elle une pile de courrier. Il aimerait savoir où en est son projet.
- Prends le dossier bleu dans ma sacoche. Tout y est, y compris les échantillons. Tu n'as qu'à lui préparer un devis.
- Tu sais que tu m'impressionnes ?
- Tu me répètes cela au moins trois fois par semaine.
- Il faut croire que tu m'impressionnes au moins trois fois par semaine.

Marie fit rouler le gobelet entre ses mains, tira une bouffée de sa cigarette, et bu son café à petites gorgées tout en contemplant la pile de courrier.

- Ne me dis pas que tout ces gens veulent me faire travailler !
- Rassures toi, il y a aussi quelques factures
- Génial.....
- Plains toi c'est la rançon du succès.

La rançon du succès... Elle médita sur cette petite phrase, non, elle n'avait pas à se plaindre, depuis qu'elle avait créé son agence, il y a quatre ans, les commandes ne cessaient d'affluer. Il avait suffi d'une idée toute simple pour que son style s'impose et qu'elle soit reconnue en tant que styliste. Hasard, chance, ou les deux à la fois ? Un riche industriel de la région avait été séduit par son projet et lui avait donné carte blanche pour aménager sa propriété. Le bouche à oreille avait fait le reste. Elle avait trimé sans relâche pour en arriver là, et aujourd'hui, elle avait atteint son but. Elle leva les yeux vers le décor familier de son bureau et contempla les murs pastel mouchetés de minuscules motifs au pochoir. Sa plus belle création, et la toute première, celle qui l'a fait connaître. Depuis, elle avait conçu d'autres styles, d'autres associations de couleurs, mais aucunes ne lui avaient apportées la même satisfaction que la ligne « reflet du jour ». Elle s'arracha de ses pensées, se débarrassa de son manteau, et ouvrit son courrier. Le maire l'invitait à l'inauguration de la nouvelle salle des fêtes, un restaurateur de la région souhaitait agrandir son établissement et lui demandait si lui serait possible de reproduire le même décor que celui d'un de ses confrères. Un couple de jeunes mariés qui souhaitait qu'elle aménage leur futur appartement, des factures d'électricité, de téléphone... Je suis fatiguée songea t-elle, il faudrait que je m'arrête quelques jours, que je dorme.

- Tu n'as pas l'air dans ton assiette, remarqua Emilie. Tu n'es pas malade au moins ?
- Non.

Elle se leva, et se servit un autre café.